

Libretto

CHRISTINE ORBAN

LE
COLLECTIONNEUR

roman

libretto

© Éditions Albin Michel, Paris, 1994.

ISBN : 978-2-36914-452-6

*Pour Olivier,
Pour Roman et Milan*

«L'honneur, ce mot dont le pluriel est l'ennemi du singulier.»

«Il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule: ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il emploie son bien et sa vie.»

LA BRUYÈRE

Tout sert. Le malheur aussi. Je l'ai appris à mes dépens, la nuit où une phrase, une seule, a fait basculer mon existence. Une voix sèche, sûre d'elle-même, la voix d'un homme que je croyais digne d'admiration et de respect, d'une seule réplique a jeté dans mon esprit un trouble tragique. Mon existence en fut si altérée que je n'eus plus de goût à rien. Tout sert, dis-je. Jusqu'à la découverte du malentendu et l'explication finale, j'ai appris le sens et le prix des choses que l'on connaît mieux dès qu'elles vous échappent. J'ai été blessé et tourmenté au point de perdre toute paix intérieure. Je ne la trouvai plus chez moi, ni même auprès de mes anciens collègues, les membres éminents de l'Académie des inscriptions et belles-lettres dont je fus le président, autrefois.

En vérité, je n'ai pas cherché la paix. Pendant les trois années de cette sale affaire, j'ai eu besoin de me frotter aux gens qui ne m'aimaient pas. Et ceux qui refusaient de me saluer étaient en quelque sorte

ma rédemption. C'est vers eux que je courais. Dans mon enfance déjà, je me souviens d'avoir confessé entre les pages de mon journal ce trait de caractère. Une anomalie dont je souffrais. Probablement voulais-je ainsi rétablir un certain équilibre : j'avais eu trop de chance.

Je suis issu d'une famille riche depuis plus de trois générations. Mon arrière-grand-oncle avait fondé la banque qui devait devenir la plus puissante d'Europe. Rien pourtant ne disposait mes ancêtres à un métier d'argent. Il faut croire que mon grand-père et mon père y trouvèrent un plaisir puisque, par ambition plus que par nécessité, ils firent de notre nom – La Castille – un synonyme de pouvoir et d'argent, du moins jusqu'à moi, Arpad de La Castille, fils d'Anatole, qui rompit avec la tradition. J'aimais les pièces d'argent, mais pour leur beauté. Mes parents accueillirent avec réticence cette passion insolite. S'ils déplorèrent mon engouement pour ce que ma mère appelait « de si petites choses » – en comparaison des tableaux ou des sculptures –, ils s'inclinèrent devant ma détermination.

En 1874, pour assouvir ma passion, j'entrai à l'École des chartes. J'en sortis avec un diplôme d'archiviste-paléographe le 21 janvier 1878, à la suite de la soutenance d'une thèse sur les bourgeois du Roi au Moyen Âge. Puis, pendant plusieurs années, je suivis des cours d'hébreu et d'assyrien à

l'École pratique des hautes études. Ma vie professionnelle commença avec ma nomination comme attaché au département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale. Le 15 janvier 1890, par arrêté ministériel, j'en devins le conservateur. Je fus alors contraint d'abandonner mes pièces au coffre de l'administrateur, comme l'exige notre déontologie. Tant que je fus en poste, je cessai donc mes activités de collectionneur pour me consacrer à celles de l'État.

Ma famille avait peu d'ennemis ; si elle en avait, son prestige et l'étendue de sa fortune les transformaient aussitôt en courtisans. Mais je n'ai jamais été dupe. Je devine les mauvais sentiments. Je les capte et, faute de m'en débarrasser, ils me rongent comme une maladie.

Le comble, c'est que loin de les fuir, je vais au-devant. Je récolte dans ces regards glacés, dans ces mains qui se rétractent, ma juste pénitence. Les innocents ne peuvent imaginer la jouissance du coupable à recevoir sa peine. La peine libère l'âme. Les magiciens de la vie, ceux qui ont une trop grande aptitude au bonheur, me contrarient. J'ai longtemps pensé que le désir était la plus grande des richesses et qu'il fallait être très avide pour posséder et désirer encore. Je devais quelque chose aux déshérités et, très jeune, je compensais les avantages que la vie m'avait donnés par des états d'âme. Je présidais bien

sûr des œuvres de charité mais il m'avait toujours semblé que le moyen le plus efficace de rétablir une justice était interne. Ne pas profiter, ne rien prendre de ce que la vie m'offrait.

J'ai été le seul bègue de la famille. Mon infirmité a commencé le jour de mon châtiment. Rien dans ma famille ne laissait présager ces difficultés de parole. Mon grand-père maternel parlait un beau français, mélodieux, avec une diction parfaite. Mon père avait hérité de son éloquence, même lorsqu'il s'adressait à ma mère en anglais pour éviter d'être compris des domestiques. Mais mon infirmité ne présente pas que des inconvénients. Elle est apparue tardivement, après l'affaire, pas seulement comme une punition, mais comme un avertissement.

Des séquelles continuent de me gêner et aujourd'hui encore, avant de me lancer dans une grande phrase, avant de m'insurger, d'accuser, de contredire ou de monter sur une scène, je suis forcé de réfléchir à deux fois. On demande souvent aux experts d'aller divulguer leur science en haut d'une estrade. Moi, je préfère écrire pour ne pas avoir à parler, bien qu'il m'en coûte. Les rares fois où j'ai eu le courage d'accepter, je me suis aperçu que devant un public les mots se succèdent avec moins d'accrocs dans ma bouche. Je m'oublie. Je ne suis plus moi. S'oublier ! Cela m'arrive rarement. Il y a comme une impudeur à ne pas retenir sa parole. Je me méfie des gens qui

parlent avec aisance et facilité. J'aime trop ce que je sais pour m'en prévaloir à tout moment.

Pourtant, je pense, sans me flatter, que peu de personnes connaissent mieux que moi les monnaies romaines de Jules César à Constantin le Grand, les monnaies celtiques, les monnaies grecques, les monnaies des rois de France. Elles ont été ma passion et la cause de mon naufrage.

Depuis que je me suis retiré, j'écris. Mon œuvre ne cesse de prendre de l'ampleur; douze tomes. Mes recherches commencent en 650 avant Jésus-Christ. J'en suis à Saint Louis et je compte remonter jusqu'à nos jours; mes livres font partie de moi. Écrire rend susceptible. Tous ceux dont c'est le métier le savent et, moi comme les autres, je supporte difficilement la critique, même si je fais semblant de l'accueillir avec sérénité, venant de mes amis.

Ni mon talent ni mes titres ne m'ont apporté, dans les moments difficiles que j'ai traversés, le moindre réconfort. J'hésiterais même à énumérer les fonctions que j'ai eu l'honneur de remplir si elles ne servaient à faire comprendre dans quel milieu j'ai passé la plus grande partie de ma vie.

Depuis avril 1886, je suis membre-résident de la Société nationale des antiquaires de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission de l'Afrique du Nord au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Pris en remplacement de Léon Lambert, j'ai été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 10 décembre 1897. En 1900, j'ai dû remplir les fonctions de président de l'Académie, en même temps que celles de président de l'Institut tout entier.

Je crois que, sous ma direction, le cabinet des Monnaies et Médailles est entré dans une voie de progrès, et qu'il a connu un renouveau scientifique, dans la publication des catalogues, concernant autant les monnaies, les médailles que les antiques.

En 1905, j'ai cessé mes activités. Je me suis retiré à Fontainebleau, pour me consacrer à ma femme, à mon œuvre et subsidiairement à ma collection. Suis-je devenu ce que ma mère redoutait tant, un homme de cabinet dont les qualités premières s'estompent et s'atténuent dans un isolement égoïste et chagrin ?

Lorsque je réfléchis aux raisons pour lesquelles je suis devenu collectionneur, je n'en vois que de mauvaises. Cette inlassable quête d'un passé lointain est un exorcisme : je m'y livrais pour fuir le présent, et échapper à la mort. Ma vocation avait pour origine cette peur-là. Ce qui n'empêche pas le collectionneur que j'étais d'être, avant tout, un jouisseur qui cherche à satisfaire des appétits sensuels. Quel amateur d'objets reniera l'allégresse à s'entourer, dans le secret de son cabinet, de choses belles à voir, à tou-

cher, à caresser ? Dire que je me suis tourné vers les objets indestructibles, par dépit des mortels, serait simplifier à l'extrême, mais il y a un peu de cela. Très tôt, il m'est apparu comme une folie d'aimer. Aimer, c'est s'exposer. Dépendre d'un autre, c'est multiplier les dangers de la vie. Cette sorte de dépendance-là, à vingt ans je l'ai refusée. À vingt ans, je me suis marié avec les pièces d'or et d'argent, celles qui ont le cœur froid et l'immortalité certaine.

Il me coûte d'écrire ces pages. Elles sont humiliantes. Elles ouvrent des plaies anciennes que j'aurais voulu oublier. J'ai essayé de ne plus revoir certaines personnes, de chasser certaines pensées dès qu'elles se présentaient. Hélas ! Comment éliminer l'ennemi quand il a pris possession de vous. J'ai compris qu'il fallait pactiser avec lui. L'accepter. J'ai entrepris alors de raconter cette histoire, l'histoire d'un homme emporté loin de lui-même à cause d'une phrase. Si je voulais en retrouver l'énoncé avec exactitude, là, dans l'instant, et l'inscrire sur cette feuille, je n'y parviendrais pas. J'ai besoin du cheminement de l'écriture pour dérouler ma vie comme on défait un long tissage.

Ma vie, précisément : elle ne vaudrait rien si je n'avais rencontré ma femme. Je me suis aperçu

que l'homme est bien peu de chose sans l'amour et qu'aucun objet, aussi rare et précieux soit-il, ne remplace le bonheur d'être deux. Olivia, puisque c'est ainsi que ma femme se prénomme, est grande, mince ; avec des yeux verts et des cheveux noirs épars, elle évoque une beauté méditerranéenne. Je lui ai offert comme un cadeau mon passé sans joie. J'étais un homme neuf lorsque je l'ai épousée. À quarante ans, j'ai aimé pour la première fois. J'ai trahi le serment de mes vingt ans – je me suis exposé à la souffrance. Je ne l'ai jamais regretté. L'amour est devenu le parfum de ma vie. Nous avons formé un couple réussi, gavé de bonheur jusqu'à ce soir terrible. Par amour pour moi, Olivia avait rompu ses fiançailles. J'en étais à la fois flatté et contrarié. Mais elle savait apaiser ma jalousie. Le plus malheureux dans un couple, me disait-elle, « est celui qui n'aime pas », et elle ajoutait, non sans quelque provocation, qu'elle était « partie en rendant son fiancé responsable de son propre désamour ». C'était un des paradoxes d'Olivia.

Longtemps, je n'avais été préoccupé que par mes pièces d'or et de bronze (préoccupé par leur histoire, j'entends, leur valeur ne me concernant que de façon anecdotique bien que, là encore, le problème fût complexe puisque, comme tout collectionneur, je préfère les pièces rares et forcément plus chères). Mon amour des femmes avait été très tôt éprouvé.

J'ai perdu ma grand-mère à douze ans, ma mère à dix-huit. Les femmes de ma famille n'ont pas de longévité. J'ai vite appris combien les êtres étaient mortels, fragiles, et qu'il était dangereux de s'attacher à eux. Olivia m'a affaibli. Un instant d'inattention et la vie m'a embarqué.

Je fus emporté. Il a suffi d'un baiser. Je me souviens de moi, avant elle, comme d'un autre. C'est-à-dire comme d'un homme assez riche pour vivre en oisif s'il l'avait voulu, consacrant ses loisirs à l'art pour le comprendre et en jouir.

Deux passions ont comblé ma vie : la passion de ma femme et celle des monnaies anciennes. J'eus la chance qu'elles se conjuguent à mon profit au lieu de se combattre comme des rivales. L'intérêt que je portais à la numismatique m'aidait à me protéger d'Olivia quand sa beauté, son intransigeance, sa fragilité me tourmentaient trop. Parfois, sans raison, je pensais à l'éventualité de sa mort, obsession que je calmais en me réfugiant dans mon bureau, mon « cabinet des médailles ». Là où j'enfermais mes monnaies, la mort ne pouvait entrer. Cette passion de collectionneur, j'en étais persuadé, ne me vaudrait aucun mal. Car j'étais obsédé par la souffrance et savais qu'elle viendrait, un jour. On ne peut vivre ainsi à découvert, bouleversé par le bonheur, sans que vous guette l'envers de cette grâce.

Mon épouse avait parfois un comportement

étrange. Elle possédait un don qui s'était manifesté à plusieurs reprises dans d'insignifiantes occasions : elle voyait des scènes décalées dans le temps. Un soir, à peine étions-nous montés dans notre Bugatti, elle me dit qu'une femme allait frapper à la vitre pour me proposer de lui acheter un denier romain parce qu'elle avait besoin d'argent. Quelques minutes après, une romanichelle frappa à la porte de la voiture pour me proposer une pièce. Olivia me prévint qu'une situation similaire à celle-là se présenterait encore dans ma vie, et que cette fois il s'agirait d'une pièce extraordinaire qui risquait de bouleverser mon existence. Je me mis à rire. Mais le visage d'Olivia se ferma. « C'est très sérieux, dit-elle. Il faudra bien réfléchir ; j'ai peur pour vous. » Je riaais encore en la rassurant, cet augure n'était en rien tragique : « Au pire, je me ferai rouler... » Ce qui, sans vouloir me vanter, me semblait difficile. Quelque temps après, alors que nous marchions sous les arcades de la rue de Rivoli pour nous rendre aux Tuileries, une jeune fille nous bouscula. Olivia la toisa (elle détestait être molestée), puis elle m'indiqua soudainement que la pauvre courait pour apporter une lettre à un homme qu'elle aimait et qu'elle ne reverrait plus jamais.

Ma femme tremblait après chacune de ces expériences. Elle me donnait ses petites mains blanches, glacées, et je les couvrais de baisers. Mais il ne fallait pas se fier à ses airs fragiles. Sûre de son intelli-

gence, elle savait tirer profit de toutes les situations. Elle portait sur la vie un regard plein d'acuité et de lucidité. Exigeante avec elle-même, elle était sévère avec les autres. Je reprochais à ses jugements de manquer d'indulgence, elle reprochait aux miens d'en avoir trop. En fait, elle m'accusait d'un manque de discernement. Un jour, elle me mit en garde contre ma bienveillance naturelle qu'elle prenait pour de la naïveté. « Vous en souffrirez gravement », me dit-elle sans savoir que c'est par défaut d'indulgence que j'allais commettre l'erreur la plus tragique de mon existence.

Je ne suis pas impressionnable. Aucun homme, dussé-je en ressentir la supériorité, n'a influencé mon jugement, à l'exception peut-être du comte Alberoni. Adriano Alberoni : l'homme est au cœur du problème et cela en accuse la gravité. Parce qu'il est vrai que, sans le considérer comme un modèle ou un maître, je nourrissais pour lui une véritable admiration. Il est possible que si je l'avais moins estimé, ma réaction aurait été différente. Comment ne pas applaudir le brillant parcours de cet homme, originaire de Naples, dont le père avait été naturalisé français après les campagnes du premier Empire ? Adriano Alberoni entra à l'École

polytechnique en 1844, d'où il devait sortir dans l'artillerie. En Crimée, il reçut le commandement de l'une des quatre batteries dont le feu prépara l'assaut de Malakoff. À cette époque, j'étais trop jeune pour me battre et quand je fus en âge, on m'exempta à cause de mon asthme. J'en ressentis une douleur plus profonde peut-être que celle qui le blessa à Sedan pendant la campagne de 1870, lorsqu'un obus éclata sous son cheval. Fait prisonnier, puis interné à Stettin, il consacra ses loisirs forcés à l'épigraphie, se passionnant pour les inscriptions antiques, surtout celles qui faisaient revivre les légions romaines. Il semblait qu'il n'eût quitté le service de l'armée française que pour entrer dans l'âme du soldat romain. La paix lui permit de travailler avec plus d'ardeur et de succès, non seulement l'épigraphie, mais aussi le celtique, les archéologies bretonne, grecque et romaine. Je pense que l'on peut classer cet homme de science parmi les plus grands érudits de notre époque. Il étudiait « en romain » la numismatique grecque. Alors que nos séries sont classées, comme il est juste, d'un point de vue rigoureusement hellénique, lui recherchait à travers les monnaies municipales des Grecs la marque des dynasties qui y sont représentées, les noms, les titres, leurs filiations. Il nous promenait, à cette fin, de carton en carton, et cette gymnastique était bonne, car, quelle que soit la valeur d'un

classement, il mobilise l'esprit, et toute synthèse différente ouvre des horizons nouveaux.

Ses livres n'en restaient pas moins accessibles, car cet esprit d'une vaste culture ne s'était jamais laissé enfermer dans les bornes d'une science trop rigoureuse.

S'il accepta les nombreuses décorations qui lui furent décernées pour son génie et son œuvre, il refusa toujours les différents postes qui lui furent attribués, celui de conservateur, et, plus tard, de directeur du cabinet des Médailles.

Sa fortune personnelle lui permettait de se consacrer à la passion qui l'animait depuis son jeune âge – à sept ans, un des deniers épiscopaux qu'il collectionnait déjà intéressa F. de Saulcy, le premier en date des officiers numismates.

Peu d'hommes aussi modestes ont su attirer avec autant d'éclat l'attention du monde sur l'illustre confrérie des numismates. Il vivait retiré dans un village, près de Naples, sortait très peu et ne quittait pour ainsi dire jamais la patrie de ses ancêtres. De toute évidence, il possédait une des plus belles collections de monnaies anciennes. Sa villa se situait en haut d'une colline non loin du Vésuve. Parfois, à force d'acharnement, quelque conservateur de musée y était admis, mais, en règle générale, il ne recevait personne. On peut dire de cet étrange et bel homme de soixante ans qu'il s'était cloîtré dans sa

maison. Aucune photographie de sa collection n'avait été publiée. D'après la description que quelques personnes en ont faite, elle était disposée dans une immense pièce aux murs couverts d'étagères, tapissée de velours bleu marine, à peine éclairée afin que la chaleur n'altère pas la patine des objets, et son accès était fermé par de grandes portes blindées. Là, dormait son trésor, dont ces quatre-vingt-sept monnaies tout en électrum qu'il avait trouvées dans les soubassements du temple d'Artémis à Éphèse. La plupart portaient un motif sur une seule face. Alberoni apporta d'emblée la preuve qu'elles faisaient partie des pièces les plus anciennes jamais fabriquées. À la suite de négociations avec le gouvernement grec, il parvint à conserver plus de la moitié de sa découverte. Mais sa principale richesse était son savoir. Il affirmait ; personne n'osait le contredire. Ainsi se fondait-il sur la contribution du roi Crésus de Lydie aux frais de construction du temple d'Artémis pour dater avec certitude à 550 avant Jésus-Christ les objets trouvés dans les fondations. Il disait encore que le premier peuple à avoir frappé et utilisé les pièces d'or et d'argent était les Lydiens. Grand voyageur, il était allé en Égypte, en Palestine, où, en exhumant des monnaies de la fin du VI^e siècle avant Jésus-Christ, il avait démontré que de nombreuses espèces grecques prenaient le chemin de la Méditerranée orientale parce que l'argent

y avait nettement plus de valeur que dans le bassin de l'Égée. Toutes ses découvertes furent capitales pour le reste des chercheurs.

Le couple qu'il formait avec sa femme Sarah était devenu légendaire. À force de vivre ensemble, ils avaient fini par se ressembler. Les mêmes cheveux gris, le même teint couleur d'amphore romaine. Il était bien difficile de leur donner un âge : ils semblaient avoir apprivoisé le temps. On sentait que rien ni personne ne pouvait influencer leur comportement. J'avais lu dans un entretien qu'il avait accordé au journal *Le Temps* que, selon lui, pour constituer une collection, il était préférable d'avoir du goût plutôt que de l'argent. L'argent rendait paresseux et il pensait qu'avec la facilité, la curiosité s'étiolait. Je me sentais quelque peu visé par cette remarque. Je n'avais jamais fait de découverte et avais acheté cher les plus belles pièces de ma collection. Malgré ma prodigalité, aucune d'entre elles n'égalait celles du comte Alberoni. J'attendais le jour où je pourrais faire miroiter sous ses yeux un dinar en or sassanide Chursus I^{er}, ou, que sais-je, un médaillon en or de Nicomédie en superbe état. Je ne saurais expliquer cette rivalité que j'avais enfouie en moi depuis longtemps. En tout cas, sans le vouloir, lors d'une de ces fins d'après-midi paisibles dans notre demeure, ma femme l'avait réveillée.